



# Septembre 1944 – RHONE ET BOURGOGNE

## La D.F.L. se regroupe et s'engage dans la remontée du Rhône

Les rudes combats de Provence se sont terminés pour l'Armée « B » française par une victoire remportée avec trois semaines d'avance sur les prévisions du Haut commandement américain. Mais il était impossible dans ce même laps de temps de recevoir d'Afrique du Nord, à la fois les moyens de rétablissement des voies de communication (ponts-bulldozers) et le carburant, les munitions ou les vivres. L'exploitation du succès ne peut donc matériellement se faire alors que les Allemands refluent rapidement vers le Nord...

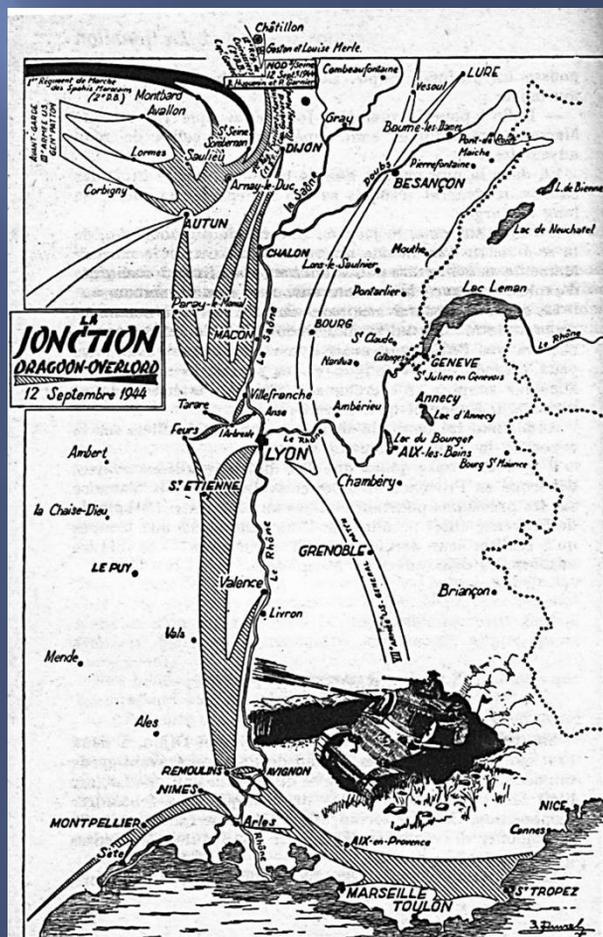


Général BROSSET  
Commandant la 1<sup>ère</sup> D.F.L.



Août 1944 - Fusiliers Marins en convoi, après la prise de Toulon, avant de poursuivre sur Arles, Montpellier et Lyon  
Source : Fonds Henri Fercoq

La 4<sup>ème</sup> Brigade de la D.F.L. a franchi elle aussi le Rhône et s'installe à NIMES pendant que des éléments motorisés partent en reconnaissance vers l'Ouest et atteignent MONTPELLIER. Le reste de la Division, en soutien des deux groupements de la 1<sup>ère</sup> Division blindée, remonte vers le Nord aussi rapidement que le ravitaillement en essence le permet. Il n'est plus possible d'attendre pour atteindre Lyon, tout est mis en œuvre pour que deux bataillons au moins y arrivent au plus vite.



De Toulon à Autun : carte de la remontée du Rhône par la 1<sup>ère</sup> D.F.L.

La 19<sup>ème</sup> Armée allemande, après la prise de Marseille, bat en retraite en suivant la rive gauche du Rhône.

L'ennemi a largement décroché, pourchassé et décimé par notre aviation. Contrairement aux prévisions, la décision est prise de franchir le Rhône dont tous les ponts sont détruits et de remonter le fleuve sur les deux rives.

Le détachement qui passera sur la rive droite est constitué sous les ordres du général de VIGIER ; il groupe les éléments de la 1<sup>ère</sup> Division Blindée et ceux de la 1<sup>ère</sup> D.F.L.

La pénurie d'essence est très grave, l'allure trop rapide a bouleversé tous les plans de ravitaillement. L'infanterie doit accomplir à pied plusieurs étapes ; le Génie utilisant les moyens de fortune qu'il peut rassembler organise la traversée du Rhône à hauteur d'Avignon.

De nombreux éléments ont déjà traversé lorsque le 30 août un pont de bateau est terminé et permet de reprendre le mouvement en avant.

# Septembre 1944 – RHONE ET BOURGOGNE

## La D.F.L. se regroupe et s'engage dans la remontée du Rhône

### AVEC LE TRAIN DANS LA REMONTEE DU RHÔNE

#### Témoignage d'André NOUSCHI

Historien, Ancien de la 101<sup>e</sup> C.A. du Train

« ...Pas plus en France qu'en Italie ou en Libye, nous ne sommes informés des mouvements de notre groupe d'armée. Je suis donc en aveugle et je conduis mon camion sans savoir où je dois aller. Mon sens de la géographie me permet de savoir où je vais. Après avoir quitté notre premier cantonnement nous repartons à la tombée du jour vers une destination encore inconnue, vers l'Ouest : *Toulon ? Marseille ?* Pas du tout, mais vers le Rhône. Nous roulons de nuit jusqu'aux environs d'Arles ; nous réussissons à passer le fleuve sur un pont de bateaux, car les Allemands ont détruit les ponts.

Pratiquement, il est difficile d'aller d'une rive à l'autre et les points de passage sont rares. La Division et donc notre Escadron ont franchi le fleuve pour le remonter par la rive droite.

Je déchiffre les panneaux qui indiquent les villages et les villes ; je lis sur l'un d'eux « AUBENAS ». J'ai une impression singulière, celle d'avancer en éclaireur solitaire dans un pays qui ne nous attend pas. Nous avons laissé derrière nous Toulon et Marseille, alors que logiquement, nous aurions dû y être.

Sur les routes parcourues, depuis le débarquement pas d'adversaire en vue ; où est il ? Après avoir roulé longtemps sur des routes sinueuses, nous nous arrêtons pour manger et dormir ; et nous repartons le lendemain matin. Dans la nuit, nous passons dans un bourg, MONTFAUCON, et nous nous arrêtons pour la nuit en bordure de forêt ; il doit être onze heures du soir ; nous sortons nos lits de camp pour dormir.

Il fait très froid et j'ai peine à dormir malgré les couvertures. Au matin, nous continuons vers SAINT-ETIENNE ; nous entrons dans FIRMINY où tombe une pluie diluvienne ; la ville est triste avec ses immeubles gris et couverts de suie délavée.

Les bourgs se suivent les uns après les autres et nous dévalons sur la ville qui s'étire le long d'une grande avenue.

La pluie ne cesse pas mais les Stéphanois sont là à applaudir et à crier leur joie de nous voir.



Le Train sur les routes de France - Fonds Paul Chanoine -

Nous sommes sur le bassin houiller. Je me souviens alors des leçons de géographie de mon maître Garoby qui nous parlait du dur travail de la mine, des gueules noires. Dans la ville, nous nous arrêtons et un certain nombre d'hommes viennent nous voir pour s'engager ; ils ne sont plus très jeunes et ils ont tous autour de la quarantaine. Ils viennent des F.F.I. de la région ; ils ont donc fait partie de la résistance. Ce sont les premiers volontaires de la France libérée à nous rejoindre ; plus loin il y en aura d'autres. Plusieurs semblent avoir milité au P.C.F. ; je le sens à leurs propos, plus libres et moins conventionnels que ceux des autres camarades de la Compagnie.

Celle-ci n'est plus celle de Zouara, car elle comprend des nouveaux-venus : ceux qui sont passés par l'Espagne où ils ont été internés au camp de Miranda par Franco, presque tous d'origine catalane, quelques parisiens d'origine juive (MILZSTEIN, LEVY qui veut changer son nom en Lhéry (*pourquoi pas ?*), quelques Alsaciens qui ont déserté en Italie (*très peu*).

# Septembre 1944 – RHONE ET BOURGOGNE

## La D.F.L. se regroupe et s'engage dans la remontée du Rhône

Nous poursuivons notre route qui tourne autour de Lyon ; je note plusieurs panneaux, TASSIN-LA-DEMI-LUNE et nous nous dirigeons vers CHARBONNIERES, une des banlieues bourgeoises de la ville ; nous y sommes le 3 septembre, avec en gros un bon mois d'avance sur l'horaire prévu.

Avant d'entrer à Lyon, nous apprenons que Paris a été libéré, sans dommage, le 24 août et que les Allemands fuient vers le Nord ou l'Est. Le gouvernement de Vichy est également en fuite, avec Pétain, Laval et a décidé de se réfugier en Allemagne. C'est le summum de la collaboration et du déshonneur. Mais nous avons d'autres tâches devant nous, car la guerre continue.

Le gros de la Division est entré à Lyon et BROSSET, qui commande la Division, a fait grimper sa jeep, dit-on, sur les marches de l'Hôtel de ville. Cette avance sur les plans initiaux fait que l'armée n'a plus assez d'essence pour continuer. Il faut donc redescendre vers Marseille pour apporter tout ce qui est nécessaire à une armée en marche : l'essence, bien sûr, les munitions, les rations alimentaires, etc...

Sans le Train, une armée moderne est immobilisée. Nos camions repartent par la vallée du Rhône, en franchissant le fleuve à PERRAUD, sur le pont de chemin de fer aménagé avec des traverses de bois pour que les camions puissent rouler. Là, nous continuons par VALENCE, MONTELIMAR, ORANGE, jusqu'à MARSEILLE.

Tout au long de notre route, la Nationale 7, les camions et les tanks allemands jonchent les bas côtés ; je ne les compte plus.

Je comprends mieux alors la manœuvre qui nous a fait passer le Rhône à Arles et filer vers le Nord : il fallait prendre les Allemands à revers, ce qui a réussi. A MARSEILLE, nous descendons vers les quais et nous chargeons ce qui nous est imparti ; nous apprenons aussi que le Génie (français, anglais ou américain) doit poser un tuyau de Marseille vers Lyon pour les carburants. Cela demandera du temps ; momentanément, je charge sur mon camion des jerricans d'essence de 20 litres ; je ne les compte plus, tant il y en a. Je devrai les déposer au dépôt d'essence de la Division. Revenir à Lyon exige environ une bonne journée, voire deux jours, car rouler en convoi signifie ne pas dépasser une certaine vitesse et s'arrêter toutes les deux heures. Je ferai la navette Lyon-Marseille, aller et retour, plusieurs fois pendant les trois bonnes semaines de notre séjour à Charbonnières.



*Paul Chanoine dans un G.M.C.  
portant l'insigne du Train sur sa portière  
- Fonds Paul Chanoine -*

De CHARBONNIERES, je vais souvent à LYON que je découvre ; comme à Rome et Naples, je saisis la ville en la parcourant à pied, inlassablement du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, mais il est difficile de franchir le fleuve, car les ponts ont sauté sauf un, très au sud, celui de La GUILLOTIERE. Il faut donc traverser en barque.

J'adore les deux fleuves, les rives bordées de beaux immeubles, qui témoignent de la richesse de la ville, les places - *celles des Terreaux, de Bellecour* - majestueuses de cette ville, très française, moins vulgaire que Marseille ; j'entre surtout dans les librairies ; dans l'une d'elles de la place Bellecour je trouve des trésors, Ronsard, Villon, l'Ancien Testament, des petits livres d'art en français, des romans que j'achète. Certains me seront volés ultérieurement. Je reviens toujours enchanté de ces virées lyonnaises.

A Charbonnières, notre cantonnement est en face d'une belle villa où vivent trois jeunes filles avec leurs parents ; apparemment de la très belle bourgeoisie lyonnaise, car ils possèdent un court de tennis et me reçoivent parfois à dîner avec un autre de mes copains de Saint-Jean-de-Luz, PAITRAULT, étudiant en médecine, un basque brun, de taille moyenne, assez sec mais cultivé (il adore la musique).

Nous avons donc fait connaissance des filles, étudiantes, apparemment heureuses de nous rencontrer et de parler avec nous.

# Septembre 1944 – RHONE ET BOURGOGNE

## La D.F.L. se regroupe et s'engage dans la remontée du Rhône

L'une d'elles étudie le piano au conservatoire de Lyon ; nous apprenons par elles certaines histoires de la résistance lyonnaise. Nous apportons à nos hôtes ce que nous possédons (*conserves, chocolat, nescafé, pain blanc, savon, de l'huile parfois, des cigarettes, etc...*).

A CHARBONNIERES, comme à Saint-Etienne, plusieurs jeunes viennent s'engager : des lyonnais (*ils ont un accent reconnaissable entre tous*), des bourguignons, d'une autre allure, de jeunes parisiens ; parmi les lyonnais, les deux frères GAY dont le père a été déporté comme résistant et qui revient de son camp alors que ses enfants viennent de s'engager chez nous.

Ils s'ajoutent aux Catalans dont l'accent est tout aussi inimitable, avec leurs R roulés.

Pour les F.F.I. qui arrivent, ils sont intégrés parmi nous, mais dans une sorte d'amalgame (*pour mieux les surveiller ?*), ce qui est fait. Nous en arrivent pas mal, après que nous ayons quitté Lyon pour la Bourgogne, vers la fin septembre.

Nous longeons donc les grands vignobles après avoir dépassé TOURNUS, MÂCON ; après COMBLANCHIEN, nous nous arrêtons et comme le bourg est proche de NUITS-SAINT-GEORGES, nous y allons en fin de journée, un camarade parisien et moi. Nous nous arrêtons chez un vigneron pour lui demander de nous vendre de son vin ; l'homme nous reçoit les poings sur les hanches et nous répond qu'il ne veut pas nous en vendre.

« *Et pourquoi donc ? Nous vous le paierons* » ; l'homme rétorque : « *Vous ne pourrez pas payer le prix que je demandais aux Allemands* ». Nous sommes sciés par ce cynisme ; mon copain, un gars très poli n'ose pas lui rentrer dedans. Nous repartons penauds et stupéfaits.

Je pense alors à la façon dont ce vigneron a dû s'enrichir pendant l'occupation et à son civisme... Car enfin, nous avons libéré son pays.

Nous ne goûterons pas au Nuits-Saint-Georges, pas plus qu'aux autres grands vins de Bourgogne. »

André NOUSCHI



Arrivée des Chars à Nuits-Saint-Georges - Crédit photo : Ecpad

### LES ENGAGES VOLONTAIRES DE SAINT-REMY

par Maurice VALAY (1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie)



« Parmi les troupes débarquées au Dramont\*, la 1<sup>ère</sup> D.F.L., créée par de Gaulle en 1940, dont fait partie le 1<sup>er</sup> R.A. L'Etat-major du 3<sup>ème</sup> groupe fait halte au château de LAGOY, à deux kilomètres de l'agglomération. Cela se sait immédiatement dans SAINT-REMY. Quelques jeunes, dont mon frère, se rencontrent, décident de s'engager. Louis en parle à mon père, m'en parle : je demande à m'engager aussi. Nous ne sommes majeurs ni l'un ni l'autre - à cette époque vingt et un ans -. Mon père, ma mère, bouleversés, nous donnent leur accord. Tout va très vite : nous allons au château de Lagoy, rencontrons le Capitaine PARENT, calot bleu marqué de la Croix de Lorraine, qui commande la 7<sup>ème</sup> batterie.

Mon père demande que nous ne soyons pas séparés : "Ils seront dans la même batterie, à des postes différents", et signale la perte de mon œil - j'ai en effet perdu l'œil droit à l'âge de cinq ans - « *Pas d'objection* » ; il signe les décharges : mon frère et moi signons notre engagement « *pour la durée de la guerre, plus trois mois* », un petit papier bleuté qui fera la guerre avec moi. « *Rendez-vous demain matin devant la gare, onze heures.* » Voilà, c'est fait ; Louis a vingt ans, j'ai dix-huit ans depuis le 7 août.

En fin d'après-midi, mon père nous invite, mon frère et moi, à faire un tour de parc : lentement, bras dessus, bras dessous, Louis à gauche, moi à droite, l'entourons. Il nous dit son émotion de voir partir ses fils, recommande à Louis de veiller sur son jeune frère "Que Dieu vous garde" ; parle de la joie douloureuse et fière qu'ils ressentent, lui et notre mère, à accepter notre geste pour la France ... La soirée à la maison est des plus émues, sœurs, cousines, oncle, tante.

Le 25 août au matin, après les larmes retenues, les baisers dans les bras de ma mère, la petite croix sur le front, les joues et les tendres regards de nos sœurs, mon père nous accompagne avec le gazogène.

Près du passage à niveau, nous retrouvons tout un groupe de camarades engagés, entourés de parents, d'amis : Maurice LEROY, son père est médecin de Saint-Paul, Victorin MENDES, son père est serrurier, Renaud TOURTET, son père est marchand de charbon, Maurice RAYNAL, Henri CHAUVET de Châteaurenard, les larmes aux yeux pour avoir été refusé à cause de sa petite taille...

Nous bavardons, anxieux, impatients, émus, nos baluchons improvisés posés sur la grosse pierre plate qui borde la route ; en face, les platanes ombragent la petite gare au toit pentu, sertie de briques ; des franges de soleil zèbrent le crépi gris, les voies sont vides : c'est la dernière image.

Un convoi de G.M.C. arrive, canons au cul, stoppe, moteurs ronflant ; un officier descend, fait l'appel, nous distribue dans les camions.

J'escalade, m'accroche, des bras se tendent, me tirent, je m'engouffre sous une bâche verte au milieu de soldats, Blancs et Noirs, qui m'accueillent, enthousiastes, gentils, riant, chantant, plaisantant ; des caisses, des pelles, des pioches, des casques, des mitraillettes.



- Crédit photo : Ecpad -

Mon frère est ailleurs ; de loin, je vois le visage bouleversé de mon père, un signe de la main, suspendu, qui dit l'amour, l'arrachement, puis tout s'ébranle ; adieu « *Fabrique* », adieu clocher, adieu mon père, adieu ma mère, adieu collège, adieu ma Provence que j'aime, où vais-je, qu'ai-je fait, petit blanc-bec en culottes courtes dans cette armée en guerre ; la guerre, qu'est-ce que la guerre ? Salauds de "Boches", salauds d'occupants, on va vous foutre dehors !

Les platanes sous lesquels je suis si souvent passé ces dernières semaines défilent, des gens crient des vivats en agitant les bras ; devant l'église nous tournons vers la route de TARASCON ; sur les marches une foule applaudit, crie, bat des mains ; le cordon est tranché. Une étincelle au fond du cœur, je pars libérer la France.

Avons-nous franchi le Rhône à Arles ? A Tarascon ? Probablement sur un pont construit par le GENIE, tous ayant été détruits par les bombardements alliés ou les Allemands en déroute.

Avons-nous pris la direction d'Uzès, Vais, Saint-Chamond, ou bien celle d'Alès, vers Le Puy, comme le firent certaines colonnes ? J'en doute.

Avons-nous remonté le fleuve le long de sa rive droite, poursuivant les fuyards vers Remoulins, Pont-Saint-Esprit, Viviers, Tournon, Givors ? C'est probable. Combien de jours avons-nous mis pour monter jusqu'à Lyon ? Avons-nous fait étape ? Tout est flou.

Gamin échappé du collège, que pouvais-je savoir de la surprenante épopée dans laquelle je venais de plonger ? Les bâches des G.M.C. roulées vers la cabine avant, je découvris que nous voyagions assis sur les caisses de munitions de nos « pièces », tractées derrière chaque camion, tressautant sur les gros pneus de caoutchouc, l'affût accroché par des chaînes, bâchées, la bouche à feu couverte par un manchon de toile verte. Radieux, mon souvenir est une extraordinaire progression de village en village sous les acclamations colorées de drapeaux tricolores accrochés aux fenêtres, de foules bariolées bordant les rues, agitant mouchoirs et casquettes dans la lumière d'été, de balcons surchargés, de cloches carillonnant à toute volée. Ce fut une fête unique, enivrante, exaltante.

Sorti depuis quelques semaines seulement d'un enfermement jésuistique aride, je me trouvai propulsé dans une armée victorieuse qui se battait depuis 1940 : Erythrée, Lybie, Bir Hakeim. El-Alamein, Tripolitaine, Tunisie, Italie : Cassino, Pontecorvo, Radicofani ; débarquement en Provence, prise d'Hyères, libération de Toulon.

J'eus cette chance extraordinaire de m'engager dans cette Division première de la France Libre, et m'insérai dans cette remontée glorieuse : cela, je l'ai réalisé, dégusté, en ai savouré la joie qui vous prend aux tripes, jusqu'aux larmes, avec ces soldats inconnus, mes nouveaux compagnons, que j'appris à découvrir au fil des jours, engagés volontaires venus de tout l'Empire français, Afrique du nord, Sénégal, Madagascar, Indochine, et bien entendu de France, Bretons, Alsaciens, Parisiens, etc... : j'étais, nous étions les premiers Provençaux engagés volontaires dans cette unité française ».

*Maurice VALAY, 1<sup>er</sup> R.A.*

\* La 1<sup>ère</sup> D.F.L n'a pas débarqué au Dramont mais à Cavalaire

# Septembre 1944 – RHONE ET BOURGOGNE

## La D.F.L. se regroupe et s'engage dans la remontée du Rhône

### DE PANNE D'ESSENCE EN PANNE D'ESSENCE

entre Lyon et Lesmagny ...

Par le Colonel Paul MORLON,  
1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie



« Le 6 septembre, la batterie se déplace un peu plus bas dans la vallée pour occuper des baraques construites pour un État-Major allemand. Pluie et froid. A partir du 9, en instance de départ pour la Bourgogne, nous attendons le ravitaillement en essence.

A cette époque, les Brigadiers-Chefs MEUNIER et SUDRE, prisonniers depuis la sortie de BIR-HACHEIM, nous rejoignent. Evadés d'ITALIE par la SUISSE, ils ont profité de la première occasion, en passant par THONON, en Haute-Savoie.

Le 15, nous reprenons la route : VILLEFRANCHE, MACON, CHALON-SUR-SAÔNE, CHAGNY, BEAUNE, NUITS-SAINT-GEORGES.

Cantonnement à GEVREY-CHAMBERTIN. Je suis en billet de logement chez les beaux-parents de mon frère François !

La Division est à nouveau en panne d'essence. Malgré tout, son chef accorde une courte permission aux camarades qui n'ont pas vu leur famille depuis longtemps.

Départs groupés vers diverses régions de FRANCE, dont BREST et BIARRITZ. Je partirai en direction du Cher avec des Morvandiaux et des Berrichons dans un Dodge 4x4. L'essence est accordée au plus juste !

Le 16, AUTUN, BOURBON-LANCY, MOULINS-SUR-ALLIER, CHATEAU-MEILLANT, CULAN, SAINT-AMAND-MONTROND, SANCOINS.

Dans la traversée du MORVAN, nous sommes plusieurs fois arrêtés par des F.F.I. armés qui nous signalaient la présence dans le secteur d'une « voiture spéciale de la GESTAPO ». En souriant, nous leur montrons nos mitraillettes et, assez rapidement, nous nous rendons compte que cette voiture est la nôtre, d'un modèle alors inconnu en FRANCE.

J'arrive à BAUGY à 22 heures. Grande surprise pour mes parents que j'ai quittés il y a 7 ans et 6 mois.

Le lendemain à 16 heures, départ pour le retour. Maurice GUERRY, garagiste, beau-frère de mon frère Pierre, me dépanne de 20 litres d'essence.

LACCORD et moi suivons l'itinéraire inverse pour récupérer les camarades. Nous tombons en panne d'essence peu après BOURBON-LANCY, le Dodge, conduit assez vite, ayant consommé plus que prévu. Nous sommes le 18, il est 1 heure du matin.

Que faire ? Attendre le lever du jour...

Une heure après, un convoi F.F.I. nous dépanne en nous donnant près de 20 litres. Quelle chance !

Peu avant AUTUN, nous sommes à nouveau en panne, mais l'usine qui extrait le pétrole des schistes bitumineux est à moins d'un kilomètre. J'y vais à pied avec un canonnier muni d'un « jerrican » vide. L'usine nous remplit le récipient d'essence bien volontiers.

Le matin, à 8 heures, arrivée à GEVREY-CHAMBERTIN. Le groupe est parti vers l'Est ! L'essence étant arrivée, la Division a fait mouvement plus tôt que prévu, avec une grande partie de l'encadrement absent : le groupe s'est déplacé avec seulement deux officiers présents, la batterie sous les ordres de l'Adjudant SALMON, FAUL et ROUGE n'étant pas encore rentrée de PARIS.

Nous faisons rapidement le plein au dépôt arrière de la Division et nous filons par DIJON, AUXONNE, DOLE, BESANCON, BAUME-LES-DAMES, puis vers le Nord jusqu'à MESANDANS où nous retrouvons le groupe. Le lendemain, il a récupéré tout son personnel et se porte en appui de la 2<sup>ème</sup> Brigade.

Il se déplace et, par VILLERSEXEL, va se mettre en position à LESMAGNY, légèrement au Sud. »



Le 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie sur les routes de France  
- Crédit photo : R. Craggs -

# Septembre 1944 – RHONE ET BOURGOGNE

## La D.F.L. se regroupe et s'engage dans la remontée du Rhône



### LES 3 AVENTURES D'ALEXIS LE GALL

#### Bataillon de Marche n° 5



#### • RENCONTRE AVEC DE LATTRE : « JE SAIS QUAND MEME BIEN QUE JE SUIS DE LA 1<sup>ère</sup> D.F.L. ! »

« Après 3 ou 4 jours, c'est-à-dire vers le 8 Septembre, nous faisons mouvement vers le Nord, à pied, en direction du Beaujolais.

Les sections progressent, les unes derrière les autres, sur le côté droit de la route en pensant qu'à ce train-là elles ne sont pas encore rendues de sitôt en Allemagne. La route est longue mais néanmoins le moral est au beau fixe car nous constatons que, depuis Toulon, tout se déroule pour le mieux quand, brusquement, une voiture d'Etat-Major nous rejoint et stoppe à notre hauteur. À l'intérieur, beaucoup de gens très galonnés.

L'un de ceux-ci se penche vers nous et crie : « *Quel est le responsable parmi vous ?* ». Comme je suis seul avec mon groupe, car MONA est devant nous avec TANGUY et HOCHET, je me présente et, horreur ! , je reconnais sur le siège arrière, le général DE LATTRE, dont la réputation de pinailleur et de chercheur d'emmerdements est bien établie. Et le mot d'ordre dans toute la troupe est : moins on le voit, mieux on se porte ! Donc attention ...

Il me lance d'un ton sec : « *Quelle est votre unité ?* » Je réponds : « *B.M.5, mon général.* »

Il se fâche : « *Ce n'est pas ce que je vous demande. Quelle Division ?* » « *1<sup>ère</sup> D.F.L., mon général.* ». Il se fâche à nouveau : « *Ce n'est pas la 1<sup>ère</sup> D.F.L., c'est la 1<sup>ère</sup> D.M.I.* » Et je réponds en toute innocence et en toute bonne foi, croyant qu'il a mal compris ou qu'il fait une confusion : « *Mais si, mon général, nous sommes bien la 1<sup>ère</sup> D.F.L.* » Il me lance un regard furibond, accompagné d'un : « *Taisez-vous* » et ordonne à son chauffeur : « *En avant* ».

Dans la voiture tous les regards sont braqués sur moi, l'air de dire ou semblant penser : « *Quel est ce petit con de sous-officier qui ose narguer notre général ?* » Et moi, de mon côté, je me dis, en regardant filer le véhicule : « *Mais enfin, qu'est-ce qu'ils ont ces gars-là. Je sais quand même bien que je suis de la 1<sup>ère</sup> D.F.L.* »

À la pause suivante je vais rendre compte à MONA de l'incident et celui-ci éclate de rire : « *Alors, tu ne sais pas encore que depuis longtemps notre appellation officielle n'est plus la D.F.L. mais la 1<sup>ère</sup> D.M.I. : Division Motorisée d'Infanterie.* »

*Finalement tu l'as échappé belle, il aurait pu croire que tu le narguais en insistant sur notre appellation de Français Libres ».*

J'avais bien raison en me disant : les généraux, moins on les voit, mieux on se porte. Mais, aussi incroyable que cela puisse paraître c'est ainsi que j'ai appris cette nouvelle appellation qui remontait, paraît-il, à l'automne 43, un an plus tôt. Quant à nous qualifier de « *motorisés* », là ils exagéraient, alors que depuis des jours nous nous traînons lamentablement à pied le long des chemins ! ».

#### • SUR LE PONT D'AVIGNON...

« Nous voici maintenant sur les bords du Rhône, grand fleuve majestueux sur lequel, au Nord, se détachent les arches d'un vieux pont dont il manque la moitié. C'est le pont Benezet, le fameux « *pont d'Avignon* » des chansons de notre enfance sur lequel « *on y danse tous en rond* ». Quant aux vrais ponts, ils ont été démolis, les Allemands les ayant fait sauter pour protéger leur recul.

Notre mission est, paraît-il, de gagner l'autre rive et c'est alors que nos sauveurs se présentent sous la forme de camions flottants, camions amphibies, restes des débarquements et qu'on a fait suivre jusqu'ici pour permettre le franchissement du Rhône et ne pas contrarier notre avancée vers le Languedoc et la rive droite.



À la guerre il ne faut s'étonner de rien et nous grimpons dans les camions, sortes de grandes caisses bien calfeutrées d'où pointe le tuyau d'échappement en forme de cheminée qui crachote ses

vapeurs nauséabondes au dessus de nos têtes.

Notre camion descend par une des cales bordant le fleuve et pénètre dans l'eau, où bientôt il flotte, sous les yeux ébahis des Tirailleurs qui, de leur vie, n'ont jamais vu de camions-bateaux (nous non plus d'ailleurs) et qui poussent des « *hé kié !* » plein d'étonnement, d'appréhension et d'admiration, accompagnés de leur petit rire si caractéristique : encore une « *manière de blancs* » qu'ils ne connaissaient pas.

# Septembre 1944 – RHONE ET BOURGOGNE

## La D.F.L. se regroupe et s'engage dans la remontée du Rhône

Nous voici en croisière sur le Rhône d'où l'on a une belle vue sur la ville et son Château des Papes. Nous apprécions d'autant plus le moment que nous sommes assis, au repos, sans rien porter.

Mais la promenade touche à sa fin. Nous atteignons l'autre rive où nos chauffeurs s'apprêtent à nous lâcher et où nous apprenons qu'il nous reste encore plusieurs kilomètres à parcourir avant d'atteindre le bout du voyage, perspective guère réjouissante... »

### • LE BEAUJOLAIS NOUVEAU DE ROMANECHÉ...

« C'est le lendemain, en milieu de journée, qu'arrive l'ordre de départ et le rassemblement de la troupe pose de sérieux problèmes. On fonce dans les caves et en sortons nos dégustateurs d'occasion, plus ou moins avachis ou hargneux. Mais pour finir notre section est au complet, ce qui n'est pas le cas de tout le monde.

Chacun s'active de son bord pour rameuter les derniers absents et le convoi s'ébranle. Mais voici que, sur la route, sort d'on ne sait où, notre collègue COTTERET, malouin féru d'histoire maritime, de flibuste et de course. Le vin lui est monté à la tête et il se prend pour un corsaire. Planté au milieu de la chaussée, il brandit son sabre (en fait, un simple bâton) et se lance à l'attaque du premier camion en hurlant : « *arrière, manants, tous à l'abordage !* » et il nous sort toute une terminologie de corsaires et pirates.

Les Tirailleurs regardent avec des yeux ronds leur chef, si digne habituellement, entré dans la peau de son compatriote Surcouf sous l'effet des liquides locaux.

Et pendant que les Tirailleurs nous sortent en secouant la tête : « *Le vin du pays-là, c'est pas bon. Lui te met la tête comme fou* », nous avons un mal terrible à calmer l'ami Henri et à l'embarquer de force dans un des camions, en espérant que l'un de ses collègues ait pensé à rassembler ses affaires personnelles et à les charger.

Cette fois ce n'est plus à pied mais motorisés que nous remontons le Beaujolais, traversons CHALON pour finalement atterrir en pleine Bourgogne et faire étape à Nuits-Saint-Georges.

Nous ne pouvons plus nous permettre ici les mêmes excès qu'à Romanèche. Les ordres sont stricts : on mange et on dort sans s'écarter des bâtiments qui nous sont désignés. »

Alexis Le Gall

Mémoires d'un Français Libre



### ALOXE-CORTON, UNE ETAPE BOURGUIGNONNE

Par Henri BEAUGE

(Bataillon de Marche n° 4)

13 septembre. « Après avoir pris NOLAY et occupé POMMARD, que les Allemands, hier, nous ont abandonné sans résistance, nous avons traversé Beaune, et atteint ALOXE-CORTON en fin d'après-midi.

L'entrée dans ce haut lieu des vins de Bourgogne s'étant faite sans combat, notre première visite a été pour le Maire à qui nous avons demandé d'héberger une ou deux nuits les 120 hommes de la compagnie. Il a immédiatement convoqué le tambour du village.

En moins d'une demi-heure, une cinquantaine de ses administrés étaient rassemblés devant sa Mairie :

« *Le Capitaine nous demande d'héberger ses soldats ! C'est bien le moins que nous puissions faire pour ceux qui viennent nous libérer. Nous n'avons pas l'habitude d'accueillir des Sénégalais dans nos contrées... Ce sera pour chacun de nous l'occasion de mieux connaître ces gens exotiques. J'ai invité messieurs les officiers, qui ne sont pas nombreux, à s'adresser au docteur, sa maison est grande, il pourra les loger tous ! Quant aux hommes, j'en recevrai cinq chez moi. Qui me suit ? Qui peut en faire autant ? Qui fait mieux ?* ».

En quelques instants, nos Tirailleurs avaient disparu de la place, enlevés par les gens du patelin. (...)

Vers 8h, nous sommes allés, de maison en maison, remercier les logeurs :

- « *Entrez, Lieutenant, vous allez les voir... Ils ont, d'abord, bien mangé !*

- *Mais, ils avaient déjà dîné à la compagnie !*

- *Ils ont recommencé de bon appétit. Ils en ont cassé mes fourchettes ! Si la guerre ne coûte pas plus cher que ça, la France se remettra vite. Mais venez les voir... »*

L'hôtesse, suivie de son vieux mari, entrouvre doucement, maternellement, la porte de la chambre. Je reconnais, émergeant des draps blancs, M'BAÏRO et NAGUILEBAÏ qui vivent la nuit la plus extraordinaire de leur existence. Accueillis dans une maison de Toubabous... servis à table par des Toubabous ! Couchés dans des draps blancs, comme des Toubabous !... et, le saura-t-on jamais..., bordés par la dame de la maison avant de s'endormir !

On en parlera longtemps à Poto-Poto de l'accueil d'Aloxe-Corton ! ».

# Septembre 1944 – RHONE ET BOURGOGNE

## La D.F.L. se regroupe et s'engage dans la remontée du Rhône



Montpellier - Jeep reconnaissance et automitrailleuse M8 de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. - Crédit photo : Ecpad -



Défilé de la 1<sup>ère</sup> D.F.L à Dijon - Crédit photo : Ecpad -



Un Légionnaire de la 13 D.B.L.E. lors du défilé de Dijon - Crédit photo : Ecpad -



Monsieur François GUYETAND (R.F.M.) devant le monument commémoratif de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. à Nîmes

### BIBLIOGRAPHIE

- Témoignage inédit d'André NOUSCHI (Train)
- Le parcours de Paul CHANOINE (Train) [Lien](#)
- Avoir 20 ans en 1940. Henri BEAUGE (B.M. 4). Ed. à compte d'auteur, 2002
- Mémoires de Maurice VALAY (R.A.). Coll. Blandine Bongrand Saint Hillier
- Mémoires d'un Français Libre. Alexis LE GALL ( B.M. 5) [Lien](#)
- La 1<sup>ère</sup> D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS. Presses de la Cité, 1983

Blog Division Française Libre [Lien](#)  
Fondation B.M. 24 - Obenheim [Lien](#)